

Lucie LEDOUX

La venue à l'écriture de Jeanne Hyvrard

Analyser une œuvre littéraire en demandant la collaboration de son auteur n'est pas une entreprise aisée. C'est pourtant ce que réalisent Helen Vassallo et Cathy Wardle, deux universitaires spécialistes en littérature française contemporaine, expertes en écriture féminine et, dans le cas de la première, en écriture autobiographique, puisqu'elles proposent à Jeanne Hyvrard des analyses de certains de ses textes en lui demandant de corroborer ou d'infirmer leurs dires. L'œuvre de cette économiste-juriste de formation, qui dit réinventer une « matro-féminité cybernétique, émancipée, littéraire et philosophique » (p. 138), étant un domaine plutôt réservé à quelques chercheurs universitaires (et anglophones pour la plupart), ces dialogues ont le mérite de présenter un aspect accessible de la philosophie d'Hyvrard. Auteure de romans, d'autobiographies (ou d'autofictions?), d'essais-fictions ainsi que d'ouvrages philosophiques et féministes (*Les prunes de Cythère*, *Mère la mort*, *Les doigts du figuier*, *Canal de la Toussaint*, *La pensée corps*, *Cella*, *Le fichu écarlate*, etc.), l'œuvre de Jeanne Hyvrard n'est plus à présenter, nous dit la quatrième de couverture de ce livre.

Les études qui sont publiées chez Rodopi dans la collection « Chiasma », laquelle vise à interroger la littérature contemporaine dans un regard croisé avec d'autres formes d'art, notamment avec la philosophie et la linguistique, sont souvent qualifiées de plurielles et d'interdisciplinaires. Elles cherchent surtout à rendre compte de la diversité d'un champ culturel précis : la littérature française. *Dialogues avec Jeanne Hyvrard* vient justement remplir ce mandat intertextuel et dialogique.

Helen Vassallo et Cathy Wardle discutent donc avec l'auteure des *Prunes de Cythère*. Elles parlent notamment de maladie, puisque Jeanne Hyvrard a souffert du cancer et que cette maladie a eu une incidence

sur son écriture. Nous apprenons qu'elle a une pensée quotidienne de la mort. Elle, qui affirme écrire pour ne pas mourir, dit que si elle ne s'était pas battue en tant que féministe, elle ne serait plus de ce monde, que c'est l'Amérique qui lui a sauvé la vie et qu'il faut à tout prix ne pas confondre Annie Fontaine (son vrai nom) et Jeanne Hyvrard (un pseudonyme), au risque de l'anéantir. Les dialogues tournent beaucoup autour de la mort certes, mais aussi autour de la vie. Ainsi, les interlocutrices parlent d'enfantement, de grossesse, de reproduction (de plus en plus artificielle et eugéniste selon Hyvrard), de témoignages et de mémoire de femmes, de l'utopie féministe aussi. Beaucoup de pages sont réservées à l'importance de la filiation. Mais il est surtout question de littérature : du problème de la traduction, de la transmission, des écrivains contemporains, d'Hervé Guibert et de Marguerite Duras. On apprend que *Cella* est une œuvre autobiographique, que le dialogue à la fin du *Cercan* l'est aussi et que, contrairement à ce que l'on croyait, *La jeune morte en robe de dentelle* ne le serait pas. Mais au-delà de ce savoir anecdotique, Hyvrard explique en quoi tel ou tel élément est (ou non) autobiographique et quelles sont les pensées qui sous-tendent ses œuvres.

Avant d'explorer les enjeux de ces discussions, voyons comment est né ce volume. Wardle et Vassallo se sont rencontrées lors d'un colloque international. Quand elles ont su que chacune avait interviewé Jeanne Hyvrard dans le cadre de leurs recherches respectives (Wardle en décembre 2001 et en juillet 2002, Vassallo en novembre 2002 et 2003 ainsi qu'en juin 2004), elles ont décidé de mettre en commun leurs précédentes entrevues et ont joint à nouveau Jeanne Hyvrard pour un dernier entretien. Ces rencontres ont produit un livre qui est une suite des discussions amorcées en 2001 et qui se poursuivent jusqu'en 2004. Le volume est séparé en trois parties principales. La première, réalisée en 2001, porte sur la langue et le style de l'auteure. La deuxième partie traite de la pensée-femme, concept métaphorique hyvrardien qui traverse toute son œuvre et dont elle discute avec Wardle en 2002 et avec Vassallo en 2003. La troisième partie, très actuelle, parle de mémoire, de témoignages de femmes et d'avenir.

Comme le titre l'indique clairement, la forme retenue par les inspiratrices de ce projet est le dialogue, c'est-à-dire un échange de paroles entre deux personnes. Voilà donc un ouvrage littéraire présenté sous la forme d'une conversation. Conversation, discussions, échanges de propos, entretiens, en un mot : oralité. Ce compte rendu de lecture aurait d'ailleurs pu commencer par ce mot, *oralité*, tant les marques en sont présentes dans l'ouvrage. En effet, les qualités et les défauts de ce livre sont presque toujours en lien direct avec la forme choisie : les dialogues débutent ou sont interrompus trop brusquement; il manque parfois des mots dans une phrase (« cela se présente pas », p. 31); d'autres fois, il y en a trop : « Je pense que c'est parce que cela a rapport à la fusion. Ce sont des maladies de la fusion, et que la fusion n'a pas dans la société, à mon avis, été pensée. Je pense que [...]. » (50); certains sujets reviennent fréquemment, donnant un caractère répétitif à l'ouvrage; les explications sont parfois longues et hésitantes ou immédiates et non réfléchies; il y a aussi beaucoup trop de phrases contacts (Ça va? Vous comprenez ce que je dis? On est d'accord? Oui? Est-ce que je me fais bien comprendre clairement? Oui..., Oui, tout à fait, Et donc voilà, Voilà, etc.); et les coquilles sont nombreuses. Cependant, la forme dialoguée possède aussi un caractère appréciable, qui vient de la même source : la spontanéité, l'immédiateté.

Témoin des répétitions, le lecteur est à même d'observer l'élaboration d'une idée ou d'en remarquer le caractère inébranlable. C'est le cas notamment lorsque l'auteure parle de ses notions de *pensée-femme*, de *Logarchie*, de *Contrairement* ou de *Totalité*, concepts hyvrardiens jamais altérés, qu'elle en parle dans un entretien de 2001 ou 2004. D'autre part, nous assistons à l'évolution de la pensée de Jeanne Hyvrard à propos du problème générique de l'autobiographie. À la question posée en novembre 2001, à savoir si ses œuvres sont autobiographiques ou autofictives, l'auteure ne sait que répondre puisque, dit-elle, le second terme ne lui est pas familier. Après avoir écouté les explications fournies par Vassallo, elle confie : « si c'est bien cela la définition de l'autofiction, mes livres ne sont pas d'autofiction [*sic*] » (p. 53). Lorsque Wardle lui pose la même question en juillet 2002, elle réplique : « Je n'ai pas fait d'études littéraires puisque je suis économiste et juriste, donc je ne connais pas les définitions en termes de

critique littéraire de ce que l'on peut appeler l'autobiographie et l'autofiction. Donc il faudrait me les préciser » (p. 68), puis elle répond à côté, en révélant pourquoi *Cella* est le seul de ses livres qu'elle considère comme étant véritablement autobiographique. La troisième fois, en 2004, elle affirme, à l'occasion de la même question : « je sais qu'il existe le terme d'autofiction (que j'ai lu dans des magazines ces années-ci) » (p. 119) et conclut en disant que ce qu'elle fait n'est ni autobiographique, ni autofictif, mais constitue plutôt une « émancipation individuelle au sein d'une émancipation collective, dans un mouvement historique » (p. 180). Comme nous le voyons dans cet exemple, les questions des intervieweuses, chercheuses et théoriciennes sont souvent en décalage par rapport aux connaissances théoriques de l'auteure. Grâce aux dialogues, nous assistons *en direct* à une réflexion fort intéressante sur plusieurs sujets qui fondent l'écriture de Hyvrard, laquelle doit, notons-le, fréquemment rappeler à ses vis-à-vis sa profession d'économiste-juriste, rappel qui sert de frein aux interrogations par trop littéraires qu'ont parfois tendance à privilégier les chercheuses.

Ainsi, lorsqu'il est question du *Canal de la Toussaint* ou du *Marchoir*, volumes dans lesquels Hyvrard parle longuement de la pratique de la promenade, Wardle lui demande s'il s'agit davantage d'une « promenade urbaine » (p. 80), comme l'entend Walter Benjamin, d'une « flânerie baudelairienne » (p. 80), d'une « dérive, telle que la pratiquait Guy Debord » (p. 81), ou plutôt de ce que les situationnistes nommaient un « détournement » (p. 83) et qui est « proche du concept de *bricolage* dont parle Lévi-Strauss » (p. 84). L'auteure lui rappelle alors qu'elle est une économiste, et non une littéraire : « Je ne sais pas si vous vous souvenez que je suis juriste-économiste » (p. 84), dit-elle avant d'y aller d'une explication toute personnelle sur l'idée de la promenade.

Si nous en apprenons beaucoup sur l'aspect générique des œuvres de Jeanne Hyvrard, nous en retenons davantage sur les conditions d'écriture qui sous-tendent la pensée de cette femme pour qui le langage métaphorique vient, affirme-t-elle, naturellement. Et c'est là que ce volume se démarque des études publiées jusqu'alors sur l'œuvre

hyvrardienne. Ajoutons que la nature des métaphores, si elle est davantage tirée de son univers de juriste et d'économiste politique, s'inspire aussi beaucoup du corps féminin maternel, de la mythologie et de la maladie.

Ouvrage pour spécialistes certes, mais aussi pour des profanes qui voudraient s'initier à l'œuvre de Jeanne Hyvrard, à ce qui sous-tend sa cosmogonie. Pour ceux qui travaillent sur l'œuvre de Hyvrard, ces dialogues sont certainement précieux et l'aspect matériel du livre, sa composition, son introduction, sa préface, sa conclusion sont tout aussi utiles que le corps du texte. Voilà en effet un livre pratique : on peut rapidement voir de quoi il sera question dans chacun des dialogues puisqu'un résumé les précède; l'introduction est également très claire et précise.

Nous avons souligné, au début de cette recension, qu'interroger un auteur sur son œuvre littéraire n'est pas chose aisée et que si, en plus, on lui demande d'en faire l'analyse, l'entreprise peut s'avérer difficile. Les initiatrices de ce projet ont certes relevé ce défi puisqu'elles arrivent toujours à bien circonscrire leurs sujets et à provoquer avec Jeanne Hyvrard des discussions intéressantes, l'amenant à réfléchir tout haut, à remettre en question certaines idées, à élaborer sa pensée. Nous assistons à l'évolution de théories, de concepts, ce qui est extrêmement important puisque l'auteure *Des prunes de Cythère* demeure largement inconnue en dehors des cercles fermés. Ces dialogues, par leur aspect à la fois généraliste, proche du langage parlé, voire du quotidien, sont accessibles à un large public, sans jamais être simplistes. Ils sauront certainement encourager la réflexion et approfondir la connaissance même des plus érudits de l'œuvre hyvrardienne. Pour néophytes, donc, mais aussi pour connaisseurs.

Référence : Helen Vassallo et Cathy Wardle, *Dialogues avec Jeanne Hyvrard*, Amsterdam/New York, Rodopi, coll. « Chiasma », n° 19, 2006, 183 p.